

en pleine activité, nous trouvons à Sinj, sur la route dont Marmont fut le créateur réputé, le même accueil chaleureux et fleuri : les alkars, société de cavaliers, ont remplacé les sokols, mais les applaudissements sont aussi vifs à notre apparition, le maire est aussi ému, la table est aussi garnie de cochons de lait et de l'inévitable rôti d'agneau, l'eau-de-vie de pruneourakia qu'on sert en guise d'apéritif, est aussi parfumée, les vins sont aussi généreux, les compliments aussi patriotiques !

Après le repas, au milieu de groupes féminins curieux et sympathiques, nous admirons l'adresse du vainqueur à une course d'Alkars, improvisée en notre honneur. Puis, nous prenons congé pour nous rendre aux ruines de Salona.

A chaque agglomération, devant nos automobiles, s'attroupent des villageois ; impossible de passer outre ; collations, vins, rakias s'offrent à nouveau avec une insistance irrésistible.

« Je ne puis plus regarder une brebis dans les champs », m'avoue Ford en se voilant les yeux.

Gorgés de victuailles, sans nos guides, nous ne prendrions pas garde à la forteresse de Clissa (Klis), qui se confond avec le roc qu'elle domine à six cents mètres d'altitude. L'ascension est rude, mais le spectacle rachète la peine : gardée par le Mossor, qui roule vers elle dans une cou-